

La crise des abus : quelles conversions pour l'Église ?

Stéphane Joulain, M.Afr., Ph.D.

À l'occasion de la rencontre au Vatican en février 2019 à laquelle le pape François avait convoqué tous les présidents des conférences épiscopales, plusieurs victimes donnèrent leurs témoignages. Parmi celles-ci, on demanda à une jeune femme ce qu'elle souhaiterait dire aux évêques rassemblés, voici ce qu'elle leur a dit :

« Il faut dire qu'aimer sincèrement, c'est aimer gratuitement. Quand on aime quelqu'un, on pense à son avenir, on pense à son bien-être. On n'abuse pas de la personne comme ça. Et il faut dire que les prêtres, les religieux, ont les moyens pour aider et ils ont aussi les moyens pour détruire. Il faut qu'ils se comportent en responsables, en personnes avisées. »

Il y a, dans les propos de cette jeune femme, plusieurs appels importants pour l'Église.

Premièrement, « aimer sincèrement, c'est aimer gratuitement », il n'y a pas plus évangélique que cela. Cet appel à aimer, sans rien attendre en retour, vient confronter de plein fouet les propos de certaines de ces personnes consacrées qui ont agressé sexuellement des enfants en déclarant qu'elles les aimaient. L'amour sincère est gratuit, tout le contraire d'une dynamique d'abus. Cette victime rappelle aussi la vocation première des personnes consacrées est de bénir. Vouloir le bien-être du prochain c'est penser à son avenir.

Deuxièmement, cette jeune femme rappelle ce terrible paradoxe de l'expérience religieuse : cela peut aider, mais cela peut aussi détruire. Nous sommes dans l'expérience religieuse et spirituelle au cœur de l'intime de la personne, au cœur de sa construction identitaire et émotionnelle. Les paroles et les gestes posés par la personne consacrée peuvent élever ou bien abaisser, construire ou bien détruire.

Finalement, elle interpellait tous les clercs et les religieux à devenir responsables et avisés ; un appel à changer de cœur et à y discerner ce qui peut être sage et bienveillant pour nos prochains. Cette jeune femme appelle l'Église à la conversion.

LES PETITS AU CŒUR DE L'ÉVANGILE ET DE L'ÉGLISE

Dans le rapport aux petits, l'évangile est pourtant très clair. Jésus nous dit comment nous devons nous comporter vis-à-vis des petits enfants, comment nous devons les accueillir et les traiter. Cela vient avec une terrible mise en garde :

« Quiconque reçoit en mon nom un petit enfant comme celui-ci, me reçoit moi-même. Mais, si quelqu'un scandalisait un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on suspendît à son cou une meule de moulin et qu'on le jetât au plus profond de la mer. » (Mathieu, 18, 5-6).

Jésus s'identifie d'ailleurs à ces petits et nous rappelle qu'en eux, il est aussi présent. Ces propos nous disent avec force qu'un abus d'un enfant, c'est un abus du Christ lui-même, cela est donc entièrement et absolument incompatible avec un ministère au sein de l'Église,

comme l'ont rappelé successivement les trois derniers papes, car il n'est pas possible d'un côté de professer son amour pour le Christ et de l'autre abuser de son corps dans ces petits auxquels le Christ s'identifie : « Je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous les avez faites. » (Mathieu 25, 34).

L'ÉGLISE AU CŒUR D'UN COMBAT CONTRE LE MAL

Aujourd'hui, le Pape François est conscient de la dimension universelle du mal des violences qui frappe les enfants. Toutefois, il est aussi conscient qu'au sein de l'Église ce mal prend une teneur particulière et c'est pour cela qu'il invite l'Église dans son ensemble à ne pas fuir devant ses responsabilités et à rejoindre l'humanité dans le combat contre ce mal :

« Nous sommes donc, devant un problème universel et transversal, qui malheureusement existe presque partout. Nous devons être clairs : l'universalité de ce fléau alors que se confirme son ampleur dans nos sociétés n'atténue pas sa monstruosité à l'intérieur de l'Église. L'inhumanité du phénomène au niveau mondial devient encore plus grave et plus scandaleuse dans l'Église, parce qu'en contradiction avec son autorité morale et sa crédibilité éthique. » (Discours du 24 février 2019 pour la clôture de la rencontre au Vatican sur les abus sexuels).

Les révélations successives des agressions sexuelles d'enfants dans l'Église sont, pour beaucoup dans la communauté catholique, insupportables. Certains vont même y voir des attaques orchestrées contre l'institution « une, sainte, catholique et apostolique » à laquelle ils croient aveuglément. Certains sont dans un tel déni, qu'il y voit des complots de style stalinien organisés par les francs-maçons et les « cathos de gauche ». Derrière cet aveuglement se cache une réalité plus douloureuse : la souffrance face au choc des révélations et l'impossibilité de faire le deuil d'une image idéalisée et irréaliste de l'institution ecclésiale.

L'ensemble de la communauté catholique doit pourtant suivre ce même processus face au choc. Après une phase de déni s'installe la douleur et parfois la culpabilité, puis lui succède la colère. Colère contre ceux qui dévoilent ces crimes, les victimes, leurs familles et leurs soutiens, colère contre soi de ne pas avoir vu, colère éventuellement, mais assez tardivement, envers les auteurs de ces crimes et ceux qui les ont protégés. Puis, vient la phase de marchandage, pendant laquelle on essaie de reconstruire une autre réalité, sans vraiment y arriver : « ce n'est pas si grave », « ce n'est arrivé qu'une fois », « pas de péché sans miséricorde », etc.

Mais tout cela ne répond pas efficacement à la souffrance et alors apparaît la phase de dépression, l'effondrement des illusions et des fausses représentations. Il faut d'abord accepter ce réel pour pouvoir reconstruire. Ces différentes étapes sont celles du deuil, car il s'agit bien d'un deuil, celui d'une image de soi, de son Église comme Société parfaite (*Societas perfecta*), pour accueillir celle d'une communauté blessée, déchirée, tourmentée, plus humble et pauvre peut-être, une communauté en conversion, une communauté plus à l'image de son Maître et Seigneur.

Ce processus de conversion profonde ne nous invite pas à nous autoflageller ou bien à nous cacher au fin fond d'un abîme, mais il doit nous inviter à une action humble et déterminée pour la justice, la vérité et la miséricorde, c'est ce à quoi le Pape François nous appelle dans son très beau texte *Gaudete et Exultate* (N° 119) :

« Il ne s'agit pas de marcher la tête basse, de parler peu ou de fuir la société. Parfois précisément, parce que libéré de l'égoïsme, quelqu'un peut oser

discuter gentiment, réclamer la justice ou défendre les faibles face aux puissants, bien que cela lui attire des conséquences négatives pour son image. »

UN COMBAT DONT L'ENJEU EST L'ÂME DES PETITS DU SEIGNEUR

Le Pape François est conscient que se joue ici un enjeu important de la crédibilité de l'annonce évangélique. Il est conscient que se mène un combat spirituel et humain dans lequel toute la communauté des croyants est engagée. Ce combat le Christ l'a mené le premier et il l'a gagné sur le bois de la croix. Pour entrer dans ce combat du Christ, Il appelle de notre part conversion et détermination :

« Humblement et courageusement, nous devons reconnaître que nous sommes devant le mystère du mal, qui s'acharne contre les plus fragiles parce qu'ils sont images de Jésus. C'est pourquoi dans l'Église s'est accrue, ces temps-ci, la prise de conscience de devoir non seulement chercher à enrayer les abus très graves par des mesures disciplinaires et des procédures civiles et canoniques, mais aussi d'affronter résolument le phénomène à l'intérieur comme à l'extérieur de l'Église. Elle se sent appelée à combattre ce mal qui touche le centre de sa mission : annoncer l'Évangile aux petits et les protéger des loups avides. » (Pape François, discours de clôture la rencontre à Rome sur la protection des mineurs, 24 février 2019).

L'agression sexuelle d'un enfant par un adulte et spécialement par le ministre d'un culte va affecter l'enfant sur différentes dimensions de son être : physique, psychologique, relationnelle et spirituelle. Lorsqu'un clerc agresse sexuellement un enfant, l'agression est un abus sexuel, mais c'est aussi un abus de confiance et un abus spirituel. L'auteur de l'agression atteint l'enfant dans son être profond, il l'atteint dans son corps, sa psyché, mais aussi dans son âme, dans sa confiance en Dieu et dans un monde qui a du sens. Toutefois, les révélations récentes sur Jean Vanier, par exemple, rappellent que ce n'est pas seulement les clercs qui peuvent commettre ces actes et entraîner ces conséquences aussi spirituelles.

DES BLESSURES SPIRITUELLES PROFONDES

Je voudrais ici insister sur les conséquences spirituelles, car les autres conséquences ont largement été documentées et présentées dans la société française et dans l'Église, ce qui n'est pas nécessairement le cas pour les conséquences spirituelles. L'agression sexuelle d'un enfant et plus spécialement celle commise par un ministre d'un culte a des conséquences spirituelles graves. L'agression sexuelle s'attaque directement au système de croyances de l'enfant, celui de ses croyances fondamentales :

- Le monde est bienveillant
- Le monde a du sens
- J'ai de la valeur

Les blessures spirituelles sont de l'ordre de la perte de confiance, en Dieu, en son prochain. Une victime d'agression sexuelle fait l'expérience d'une impuissance, d'être dépossédée de sa voix. Elle a souvent le sentiment d'avoir été souillée et spirituellement d'avoir été profanée. Ainsi, l'agression sexuelle d'un enfant par un clerc va rendre les sacrements difficilement accessibles. Il s'opère une véritable reconfiguration du système de croyances, les

images de Dieu acquises à l'enfance s'écroulent et perdent leurs sens ; elles sont souvent perçues alors comme des mensonges et une trahison de ce Dieu tout-puissant. Les victimes ont alors besoin de personnes pour les écouter et pour les croire, pour accueillir leurs souffrances, leurs colères, leurs incertitudes, l'effondrement de leur vie spirituelle. En raison pour cela, il est impératif que les communautés catholiques entreprennent une conversion en profondeur. Se convertir est alors un défi qui peut sembler titanesque. Lorsque l'on est confronté à un gros problème, il est souvent judicieux de le diviser en de plus petits problèmes plus faciles à résoudre. Pour cela je voudrais ici vous proposer sept conversions nécessaires qui nous aideront à bâtir ensemble des communautés catholiques qui sauront peut-être accueillir les victimes en vérité.

ÉTAPES SUR LE CHEMIN DE CONVERSION

Étape une : Commencer à écouter les victimes

Pendant trop longtemps, les victimes n'ont pas été entendues ni écoutées, et cela ni dans leurs familles ni dans l'institution. Il aura fallu un courage énorme aux victimes pour se faire finalement entendre. Toutefois, il reste encore tout un travail d'écoute à apprendre. Pour ce faire, nous devons construire ensemble une culture de l'écoute. Avant tout, nous devons apprendre à écouter la parole des enfants et la prendre au sérieux. Il arrive que l'on dise : « oui d'accord, mais les enfants mentent ». C'est vrai, mais entre un enfant de 6 ans et un adulte de 40 ans, lequel a la plus longue expérience dans le mensonge ? Le meilleur modèle pour nous, communauté chrétienne catholique, est probablement celui de Jésus :

Matthieu 19 13 — 15

« Alors on lui amena des petits enfants, afin qu'il leur imposât les mains et priât pour eux. Mais les disciples les repoussèrent. Et Jésus dit : laissez les petits enfants, et ne les empêchez pas de venir à moi ; car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent. Il leur imposa les mains, et il partit de là. »

Ouvrir ses oreilles à cette réalité n'est pas toujours chose facile. Certains préfèrent se réfugier derrière des expressions comme : « cela n'arrive pas ici... » (très fréquent dans les pays émergents qui identifient ce problème à l'occident) ; ou encore « certains ne recherchent que l'attention des autres », ou pire « leurs familles veulent se faire de l'argent ». Pour lutter efficacement contre ces pensées erronées, il faut pouvoir y opposer ce que la raison et l'analyse scientifique peuvent appuyer. Si cela ne suffit pas, c'est alors le signe que l'on ne pourra pas changer l'opinion de ces personnes, car celle-ci ne fonctionne pas de manière rationnelle, mais passionnelle.

Par exemple, il est bon de savoir qu'en Côte d'Ivoire : 47,6 % des enseignants ont mentionné avoir eu des rapports sexuels avec un(e) élève, selon une enquête sur les MST, le VIH/Sida, et les grossesses, effectuées en 2010 par le Ministère de l'Éducation Nationale en Côte d'Ivoire. Cette étude a aussi démontré que les plus jeunes garçons sont plus à risque d'être violés que les filles, car ils ne tombent pas enceintes. De plus la honte attachée aux actes sexuels entre même sexe, les enferme dans le silence. Par conséquent, les garçons sont considérés comme étant moins à risque que les filles pour les auteurs d'abus (source Ministère de l'Éducation de la Côte d'Ivoire).

Il est aussi bon de savoir que selon la recherche : dans la très vaste majorité des cas, les allégations ou bien accusations sont vraies ; 90 % des allégations sont vraies, 5-10 % sont

fausses. Alors, pourquoi se focaliser uniquement sur les 5-10 % qui seraient fausses ? Statistiquement, ne sont-elles pas beaucoup plus faibles que les vraies allégations ?

La réponse à ces questions se situe probablement dans notre difficulté à accepter de remettre en cause notre vision du monde et de l'Église. Le choc que nous pouvons éprouver face à la violence de ces actes et au dégoût qu'ils nous provoquent, peut nous pousser à entrer dans une posture de déni : « non, ce n'est pas possible... pas lui... je le connais... c'est un si bon prêtre... il m'a beaucoup aidé, etc. ». Nous pouvons voir déjà ici les efforts surhumains qu'il faudra aux victimes pour être entendues, d'abord de leur famille et ensuite par les représentants du pouvoir institutionnel.

Étape deux : Apprendre des victimes.

Pendant longtemps, on a cru à tort que les victimes d'abus s'en remettaient rapidement : « il faut tourner la page... Il faut avancer... » Mais ce que les survivants d'abus racontent est une autre histoire : il faut de nombreuses années pour surmonter cela, et parfois même plus de 80 ans ou voire jamais.

Les victimes peuvent nous apprendre énormément sur leurs souffrances bien sûr, mais aussi sur les mécanismes d'emprise, les processus de séductions, les neutralisations des protections et inhibitions qui normalement protègent les enfants de ce genre de comportements. Les victimes peuvent nous apprendre aussi ce que cela veut dire, d'accueillir, d'écouter, de soigner, d'accompagner. Il importe de nous convertir en devenant étudiant attentif à l'école de leur souffrance.

Étape trois : Répondre adéquatement.

L'histoire de l'Église a malheureusement été marquée par de mauvaises réponses pastorales à la souffrance des victimes, en se focalisant prioritairement sur le clerc et la personne consacrée délinquants et peccamineux. Il est facile d'oublier que les victimes sont aussi des enfants de Dieu. Le remède à cela consiste à mettre les victimes à la première place. Il nous faut nous convertir et lutter contre cette dérive culturelle de l'Église de vouloir toujours s'occuper en premier du pécheur et du criminel en oubliant le soin et l'attention aux victimes, qui devraient être la priorité. Cette dérive est le fruit de plusieurs éléments : une mauvaise compréhension du pardon et de la paternité spirituelle, une sous-estimation de la colère des victimes et des croyants, une préoccupation trop forte pour la réputation de l'Église.

Étape quatre : Mieux interpréter la notion du pardon.

Même si l'on peut tous espérer dans la miséricorde du Seigneur, il ne faut pas non plus oublier que certaines paroles du Seigneur sont de fortes mises en garde. Pardonner ne veut pas dire que c'est oublié ou bien que tout revient comme avant. Même si une victime ou bien si l'Église trouve la force de pardonner à celui qui abuse d'un enfant cela ne veut pas dire qu'il va pouvoir continuer à travailler avec des enfants comme si de rien n'était. De plus, le pardon doit être d'abord la prérogative des victimes, on ne pas s'y substituer.

Étape cinq : Mieux interpréter la paternité spirituelle.

Souvent les membres de la hiérarchie catholique se croient et se voient comme un *pater familia*, sans savoir ce que cela implique vraiment. Il existe une confusion entre une vision du chef de clan à la manière un peu mafieuse : *el capo di capi* (le chef des chefs) et ce qu'implique d'être un parent en termes de responsabilité et comportements. Un peu comme l'ancien préfet

à la congrégation du clergé Castrillan Hoyos félicitant l'évêque Pican pour avoir protégé un prêtre délinquant sexuel :

« Vous avez bien agi et je me réjouis d'avoir un confrère dans l'épiscopat qui, aux yeux de l'histoire et de tous les autres évêques du monde, aura préféré la prison plutôt que de dénoncer son fils-prêtre... en effet, la relation entre les prêtres et leur évêque n'est pas professionnelle, c'est une relation sacramentelle, qui crée des liens très spéciaux de paternité spirituelle ».¹

Cette différence, qui semble pourtant être élémentaire, Véronique Garnier, victime d'un prêtre à l'âge de 13 ans et qui est aussi mère et grand-mère, l'a enseignée de manière magistrale à un évêque à l'occasion de l'émission « Langue de Buis » de la chaîne catholique KTO du 3 mars 2017.² À l'occasion de cette émission, l'évêque d'Amiens Olivier Leborgne invité sur le plateau parlait donc de cette pseudo-paternité, lorsque Véronique lui confia qu'il se trompait et ne savait pas ce que c'était d'être un parent. En effet, elle lui dit :

« Par exemple dans une famille, lorsque l'ainé va faire du mal à un plus petit ou deux enfants se font du mal, le père, mais la mère aussi va faire cela, va commencer par séparer les enfants, va commencer par soigner le plus petit, s'il s'est pris des bleus, et souvent après il va aller voir le plus grand, l'ainé et peut-être parler, peut-être sanctionner, et aussi bien sûr ce fils reste le fils du père, voilà donc le pardon la miséricorde peut arriver. Mais, moi, l'impression que j'ai comme victime, je ne sais pas ce qu'il s'est passé, mais c'est comme si vous avez laissé tomber les enfants, vous les avez abandonnés et vous êtes quand même dit qu'est-ce qu'on fait avec les prêtres, nous les victimes nous nous sommes senties abandonnées pendant des années. Alors maintenant il faut que vous appreniez ce que cela veut dire d'être père. »

CQFD, voilà une belle démonstration de ce que cela veut dire de se mettre à l'école des victimes, mais quel courage il faut aux victimes !

Étape six : Accueillir la colère des gens.

Beaucoup de clercs en position de pouvoir dans l'institution ont aussi sous-estimé la colère des croyants : d'abord des victimes, puis celles de leurs familles et soutiens et enfin celle de larges pans du reste de la communauté catholique. L'expérience du dialogue difficile entre la Conférence des Évêques de France (CEF) et des membres de l'Association La Parole Libérée (LPL) est un modèle du genre. Alors que les membres de l'Association au départ cherchaient le dialogue, quand les émotions ont commencé à faire surface, la CEF a pris peur et a reculé, cherchant à imposer ses règles du jeu pour une forme de dialogue telle que la CEF la concevait. Cette imposition du rythme et de la méthode fut très mal vécue par les membres de LPL. Le dialogue devint très vite un dialogue de sourds. Cette expérience les associations de victimes l'ont expérimentée à travers le monde, que ce soit avec SNAP aux USA ou bien le réseau Ending Clergy Abuse (ECA). Il est impératif pour l'institution catholique de prendre des actions décisives en faveur de l'accueil et de l'attention aux victimes, et aussi réagir immédiatement en cas de signalement d'abus commis par un prêtre ou bien un religieux, communiquer sur la

¹ <https://www.la-croix.com/Religion/Actualite/Un-cardinal-a-felicite-Mgr-Pican-pour-ne-pas-avoir-denonce-un-pretre-pedophile- NG -2010-04-18-550105>

² <https://youtu.be/AJcsrQ5IK6g> séquence tirée à partir de la position 21 minutes et 39 secondes

situation dans le respect des droits de toutes les personnes concernées. Les beaux discours ne servent à rien, s'ils ne sont pas suivis d'actions décisives.

Étape sept : Se soucier davantage du bien-être des gens, que de la réputation de l'Église.

Finalement, un frein important à une véritable conversion est un glaive à double tranchant. Beaucoup on fait passer la réputation de l'Église avant le bien des personnes, mais ceci n'est pas seulement le fait d'une peur du scandale qui pourrait trouver une pseudo-justification dans les évangiles. Ce qui est le deuxième tranchant de ce glaive, c'est l'attachement pathologique au pouvoir. Céline Béraud l'avait justement écrit : « La question de l'exercice du pouvoir et de la gestion de l'autorité au sein de l'Église est peut-être l'un des derniers tabous au sein de l'Église. »³ Ce diagnostic est aussi partagé par le Pape François lorsqu'il déclarait en février 2019 :

« Il est donc difficile de comprendre le phénomène des abus sexuels sur les mineurs sans considérer le pouvoir, étant donné qu'ils sont toujours la conséquence de l'abus de pouvoir, l'exploitation d'une position d'infériorité de l'être abusé sans défense qui permet la manipulation de sa conscience et de sa fragilité psychologique et physique. » (Pape François, discours de clôture de la rencontre à Rome sur la protection des mineurs, 24 février 2019).

Donc, soyons humbles et honnêtes et reconnaissons que c'est bien moins la peur du scandale que la peur de perdre du pouvoir sur les âmes qui fut la motivation derrière de nombreuses mauvaises décisions. D'ailleurs, ceux qui critiquent vertement, celles et ceux qui veulent changer cet état de fait ne s'y trompent pas, ils sont accrochés pathologiquement au pouvoir et voient d'un très mauvais œil ceux et celles qui pourraient le menacer. Pourtant, ce problème n'est pas nouveau dans l'Église comme le signalait déjà Jacques Maritain en 1970 :

« Leur mission les met à part, mais quant au comportement personnel et aux blessures de la nature ils sont des hommes comme les autres, et des membres de l'Église comme les autres, tous exposés à tomber plus ou moins gravement dans l'erreur et le péché. Et ceux qui ont charge d'autorité peuvent, dans l'exercice même de cette charge, se tromper plus ou moins gravement, soit dans leur conduite en matière de décision pratique et de gouvernement, soit dans ce qu'ils disent et ce qu'ils font en matière de doctrine (sauf quand le magistère ordinaire ou extraordinaire de l'Église est en jeu, et qu'ils se trouvent alors protégés de toute erreur touchant la foi et les mœurs). »⁴

Mais peut-être, plus profondément, une autre conversion est nécessaire, celle de s'accueillir comme un soi blessé, de prendre conscience que comme membre de cette communauté de croyants en maintenant ce système en place, nous avons notre part de responsabilité, cela peut être difficile à vivre. Cela, comme nous l'a appris Paul Ricœur, nous appelle à prendre notre responsabilité et accepter notre part de culpabilité :

« La responsabilité c'est aussi parfois accepter sa culpabilité. Il y a donc dans la prise de responsabilité un souci de justice. La reconnaissance et la responsabilité

³ Béraud, C. Prêtres, Diares, Laïcs : Révolutions silencieuse dans le catholicisme français. Le Lien Social. Edité par S. Paugam. Paris: Presses Universitaires de France, 2007.

⁴ Maritain, J. (1970). De l'Église du Christ : La personne de l'Église et son personnel. Paris : Desclée de Brouwer. p.237

des actes ne viennent pas de l'autre, autrui n'est que le révélateur d'un Soi actant qui permet au sujet de prendre la responsabilité de ses actes. Mais, reconnaître sa responsabilité signifie parfois reconnaître sa culpabilité, celle-ci ne se fait pas sans la reconnaissance d'une perception du Soi blessé. La culpabilité, c'est pour le sujet accepter de renoncer à une image idéale de soi pour accueillir celle d'un sujet capable de commettre des actes impropres ainsi que des fautes. »⁵

<p>Le remède : Prendre des mesures efficaces de transparence et de reddition de comptes, être responsable devant la loi et devant le Peuple de Dieu, apprendre à être en relation autrement.</p>

EN CONCLUSION

Sans des conversions en profondeur, nous prenons le risque de voir l'histoire se répéter. En scrutant l'histoire de l'Église, il est possible de voir que depuis les tout débuts de son existence, la communauté des croyants a été confrontée à la déviance de certains de ses membres. Elle a cherché des solutions parfois temporaires, parfois permanentes, mais rarement efficaces sur le long terme. Comme communauté de croyants, nous avons répété souvent les mêmes erreurs : regarder principalement ce problème du côté des clercs peccamineux et délinquants et oublier les victimes et ce qu'elles avaient à nous dire et à nous apprendre. Si nous ne voulons pas répéter encore et encore les erreurs du passé, notre conversion doit faire toute la place à un accueil en vérité de ces hommes et ces femmes qui ont été profondément blessés et déchirés au sein de notre communauté.

⁵ Joulain, Stéphane. "Vers un traitement plus holistique des personnes ayant abusé sexuellement de mineurs : Analyse herméneutique et qualitative de la dimension religieuse et spirituelle de distorsions cognitives liées à l'abus et de leur prise en compte dans la psychothérapie." Université St Paul et Université d'Ottawa, 2015.